

Autrichiens s'uniront aux Piémontais pour nous accabler.

Mon père nous lit chaque soir les nouvelles dans les gazettes; il veut développer en nos cœurs l'amour de la patrie, en nous associant à ses deuils.

Les Dauphinois se montrent héroïques; ils ont formé, dans la province, une association de citoyens qui s'engagent à sacrifier leur vie au salut commun.

La ville est en état de siège, on y accumule les provisions et les munitions.

On a transporté chez nous des sacs de riz, de farine, de légumes secs; ma mère a fait venir de notre ferme de Belledone du beurre, des œufs en abondance et du porc salé. Tous ces préparatifs nous amuseraient follement, mes frères et moi, si le motif n'en était si grave.

Je ne suis pas sûre cependant de ne pas découvrir au fond de mon cœur un sentiment d'ardeur guerrière, et je serais fâchée, je crois, que la paix s'établisse trop promptement. Pierre est comme moi, mais mes sœurs se lamentent d'avance sur les blessés.

Messieurs les curés de la ville ayant demandé, sur l'invitation du préfet, de la charpie aux personnes charitables, nous y travaillons sans relâche.

Je perds vite patience à défilier ces petits morceaux de toile, et quand cela m'ennuie trop, je me sauve au jardin faire une partie de jeu avec Philis, ou bercer le petit Bruno, qui devient chaque jour plus gentil.

Tante Pauline et ses enfants se sont réfugiés au Bourg d'Oisans, il y a un mois, et je suis bien sûre que Marie-Thérèse trépigne de colère de ne pas être à Grenoble en ce moment; elle aime comme moi les émotions.

en ville sans coup férir, mais les portes étaient closes, les remparts défendus, et il y a eu, aujourd'hui, une grande bataille au faubourg Très-Cloîtres. Mon père et l'oncle Paul se battaient dans les rangs de la garde nationale, et nous avons eu toutes les peines du monde à retenir Philippe à la maison, car Pierre s'était échappé et il a été bien glorieux de servir les artilleurs.

Nous étions dans des transes mortelles en écoutant, du quai Perrière, les coups de canon se succéder sans interruption, mais notre mère relevait notre courage, bien que son cœur fût déchiré d'angoisse, en nous rappelant que nous étions entre les mains de Dieu.

Le combat a été terrible et meurtrier; la journée du 6 juillet ne s'effacera jamais de la mémoire des Grenoblois, car elle marque une grande date. Les ennemis ont perdu 600 hommes, et le général Latour, leur commandant, a demandé une suspension d'armes pour enterrer ses morts.

Généreux et chevaleresques, nos chefs ont offert de recevoir les blessés dans notre hôpital.

Quelle ivresse de voir rentrer notre bon père, noir de poudre, mais sain et sauf!

Nous ne nous lassions pas de l'embrasser et de le contempler, car il a couru de grands dangers, et Pierre aussi, quoique ni l'un ni l'autre ne veuille en convenir.

Il y a une trêve de trois jours et l'on répare en hâte les fortifications qui ont été très maltraitées. Encore un effort et nous chasserons de chez nous ces vilains cosaques, j'en ai la confiance

M^{me} CHARLES PERONNET.

NOUS HABILLONS BLEUETTE ROBE ANGLAISE

Cette petite robe, d'un modèle charmant, peut être simple ou élégante, suivant l'étoffe choisie. En lainage léger ou en toile, elle fera pour tout aller; en soie, velours ou drap, elle fera une jolie toilette de cérémonie.

Il ne vous faut, pour la faire, que trois patrons: le corps, la jupe et la tunique.

Vous relèverez bien exactement ces trois patrons et les découperez soigneusement.

1^o Corps de la robe. — C'est un corsage à taille longue et de forme kimono. Il se taille d'une seule pièce. Le patron étant ici donné à moitié, vous le poserez sur l'étoffe pliée double, en observant que la ligne pointillée (milieu du devant) doit être posée bord à bord avec le pli de l'étoffe. De ce côté-là, vous ne couperez que l'encolure et le milieu du dos. La ligne pointillée — milieu du devant — ne doit pas être touchée par les ciseaux, car ce devant est sans couture.

Le corps du corsage de la robe se met en forme par la couture qui part de E, passe par C et va finir au bas du corsage. Cette couture ferme la manche kimono et les côtés du corsage.

2^o Jupe en forme. — Le patron étant donné à moitié, vous poserez sur l'étoffe pliée double en mettant sa ligne pointillée (milieu du devant droit-fil) bord à bord avec le pli de l'étoffe. Mais observez bien que ce pli du tissu doit être sur le droit-fil. Si vous mettiez le patron n'importe comment, la jupe n'irait pas bien. Coupez tout autour, sauf sur la ligne pointillée, car la jupe, d'un seul morceau, n'a pas de couture sur le devant.

3^o Tunique en forme. — Même façon de procéder. Posez le patron sur l'étoffe pliée en double, sa ligne pointillée bord à bord avec le pli de l'étoffe, et coupez tout autour, sauf du côté de ce pli.

Vos deux jupes étant taillées, posez d'abord le galon avec un point devant bien coulé sur chaque bord; puis repliez le bord en ourlet, de façon à ce que le point d'ourlet que vous allez faire se trouve sous le galon, et, par conséquent, ne traverse pas. Les ourlets faits, le galon doit se trouver au bord: regardez les croquis d'ensemble.

Vous fermez d'abord la jupe par la couture de derrière. Cette couture ne va pas jusqu'en haut; elle s'arrête à la petite barre. A partir de là, vous ourlez des deux côtés.

Même chose à faire à la tunique.

Montage de la jupe. — Mettez son point A (milieu du devant) au point A du corsage; et ses deux points D aux deux points D du corsage. Vous verrez alors que le corsage est un peu plus large que le tour supérieur de la jupe. Froncez à droite et à gauche du point

A pour le ramener à la mesure voulue. Cousez à l'envers, et lorsque la couture est faite, vous incisez le bord rentré de la jupe afin que celle-ci ne grimace pas.

Montage de la tunique. — Mettez son point A au point A du corsage et les deux bords de l'ourlet de derrière aux points D. Froncez la tunique pour la ramener à la mesure de la taille et posez-la à plat, c'est-à-dire sans rentrer le bord. Cette couture sera cachée par une ceinture de ruban drapée et sans nœud ni pans derrière.

L'encolure se borde d'un galon, les manches se garnissent d'un double plissé séparé par un bracelet de velours.

TANTE JACQUELINE.

PETITE MOISSON

Un acteur qui ne savait pas l'orthographe.

Il était excusable, d'ailleurs, car on ne la lui avait pas apprise. Cela se passait au temps où n'était pas écolier qui voulait.

Donc, notre homme, chargé de monter une pièce, déclara que c'était impossible.

— Voyez, dit-il, rien que ce passage le prouve. « Le comte de Cerny entre avec dépit, et la baronne sort avec dédain! »

— Eh bien! qu'y a-t-il d'impossible?

— Un comte qui amène des pies et une baronne qui sort avec des daims... mais il y a trop d'animaux là dedans!

La maladie du rire. — Non seulement elle n'est pas dangereuse quand elle n'est pas poussée trop loin, mais elle vaut mieux que la maladie noire qu'on appelle pessimisme.

Les habitants de Tyrinthe, ville de l'antiquité, passaient, avec raison, pour le peuple le plus rieur de la terre. Tout leur était prétexte à fous rires et cela leur donnait une réputation de grande légèreté, car il faut, dans la vie, regarder sérieusement les choses sérieuses.

Prenant, un beau jour, la résolution de se corriger, ils allèrent demander à l'oracle de Delphes comment il fallait faire.

— Sacrifier un taureau à Neptune en le jetant à la mer sans rire, répondit la pythonisse qui se moqua d'eux — sans rire — comme le font aujourd'hui les cartomancieuses.

Voilà nos Tyrinthiens rassemblés sur le rivage avec leur taureau et des figures graves. On avait éloigné les enfants de la cérémonie, mais une petite espiègle parvint à se glisser dans la foule pour voir ce qui se passait, et comme on voulait la chasser, elle s'écria gaiement: « Par Jupiter, avez-vous peur que je l'avale, votre taureau! »

Un fou rire général salua cette saillie, les Tyrinthiens renoncèrent à se corriger et le taureau retourna aux champs.

TANTE JACQUELINE.

